

GILES MILTON

LE PARADIS PERDU

1922, la destruction
de Smyrne la tolérante

récit

Traduit de l'anglais par
FLORENCE HERTZ

libretto

Titre original :
Paradise Lost. Smyrna 1922 :
The Destruction of Islam's City of Tolerance

© Giles Milton, 2008.

© Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 2010, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0881-0

Né en 1966 dans le Buckinghamshire, le journaliste et écrivain anglais Giles Milton est spécialiste de l'histoire des voyages et des explorations. Il collabore à de nombreux journaux, en France et à l'étranger, et est l'auteur de plusieurs essais : *Les Aventuriers de la Reine*, *Captifs en Barbarie* (Noir sur Blanc, 2002 et 2006). Son premier roman, *Le Nez d'Edward Trencom*, est paru en 2007 aux Éditions Buchet/Chastel.

Pour Guy

Ex Oriente Lux
(la lumière vient de l'Orient)

Devise de l'Université ionienne
de Smyrne, qui devait ouvrir ses portes
à tous, quelles que soient leur origine
ou leur religion, en septembre 1922.

« Le plus étrange, disait-il, c'était
cette façon qu'ils avaient de hurler
tous les soirs à minuit... Nous étions
dans le port, ils étaient entassés sur
la jetée et à minuit ils se mettaient
à brailler. Nous braquions les pro-
jecteurs sur eux pour les calmer.
Ça ne ratait jamais. »

ERNEST HEMINGWAY,
*Sur le quai de Smyrne*¹

1. Tiré de *L'Éducation européenne de Nick Adams*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1966, p. 881.

LISTE DES PERSONNAGES

BRITANNIQUES

David Lloyd George	Premier ministre anglais, progrec
Arnold Toynbee	Historien, correspondant de guerre pour le <i>Manchester Guardian</i>
Sir Harry Lamb	Consul général britannique à Smyrne, 1922
Révérénd Charles Dobson	Pasteur anglican à Smyrne, 1922
Grace Williamson	Infirmière à Smyrne, à la clinique anglaise

LEVANTINS

Magdalen Whittall	Redoutable matriarche, chef de la tribu Whittall
Herbert Octavius Whittall	Onzième fils de Magdalen
Edward Whittall	Sympathique frère aîné d'Herbert
Edmund Giraud	Plaisancier, et l'un des 91 petits-enfants de Magdalen
Hortense Wood	Vieille demoiselle, auteur d'un journal intime et témoin des événements de 1922
Fernand de Cramer	Neveu d'Hortense

AMÉRICAINS

Dr Alexander MacLachlan	Directeur de l'American International College à Paradis (lycée de garçons américain)
George Horton	Consul américain à Smyrne
Mark Bristol	Haut-commissaire américain à Constantinople
Minnie Mills	Directrice de l'American Collegiate Institute for Girls de Smyrne (lycée de filles américain)
Asa Jennings	Employé du YMCA de Smyrne
Esther Lovejoy	Médecin qui a joué un rôle de premier plan lors des secours humanitaires

GRECS

Eleuthérios Venizélos	Premier ministre grec et architecte de la « Grande Idée »
Aristide Sterghiades	Gouverneur grec de Smyrne de 1919 à 1922
Mgr Chrysostome	Métropolitaine, archevêque orthodoxe grec et fervent patriote

TURCS

Rahmi Bey	Gouverneur ottoman de Smyrne favorable aux Alliés pendant la Première Guerre mondiale
Enver Pacha	Membre du triumvirat à la tête de la Turquie à partir de la révolution jeune-turque de 1908
Mehmet Talaat Bey	Deuxième membre du triumvirat (Talaat Pacha à partir de 1917)
Mustafa Kemal (Atatürk)	Dirigeant du mouvement nationaliste, créateur de la Turquie moderne
Halide Edib	Grande militante nationaliste proche de Kemal

ARMÉNIENS

Dr Garabed Hatchérian Médecin chef à l'Hôpital national arménien

Rose Berberian Jeune Arménienne, témoin des violences
Témoin arménien du début de l'incendie

REMERCIEMENTS

Au cours de l'écriture du *Paradis perdu*, j'ai reçu l'indispensable soutien de bien des gens aux quatre coins du monde, qui m'ont aidé dans mes recherches. Je suis particulièrement reconnaissant aux descendants des grandes familles levantines de Smyrne – à présent dispersées – qui se sont donné la peine de retrouver les lettres et journaux intimes non publiés de leurs grands-parents et arrière-grands-parents. Il est important de noter que les opinions exprimées dans *Le Paradis perdu* sont les miennes et ne reflètent pas nécessairement les idées de ceux qui ont été en contact avec moi, et qui, pour certains, vivent encore dans la ville moderne d'Izmir.

En Turquie, toute ma gratitude à Brian Giraud, dont la générosité et les relations m'ont ouvert bien des portes pendant mon séjour à Izmir. Il m'a présenté à Renée Steinbuchel, que je remercie du fond du cœur de m'avoir autorisé à photocopier le précieux journal de sa grand-tante Hortense Wood. Renée m'a aussi fourni de nombreuses lettres de sa famille, ainsi que des télégrammes très évocateurs de Fernand de Cramer. À ma connaissance, aucun de ces très intéressants documents n'avait encore été exploité dans les ouvrages traitant des événements de 1922.

Merci à Daphné Aliberti de m'avoir confié autour d'un très agréable café les souvenirs qu'elle garde de ses ancêtres

smyrniotes ; à Willy Buttigieg, consul britannique d'Izmir, dont la famille vit dans cette ville depuis des générations et qui s'est avéré être un intarissable puits de connaissances. Il a organisé pour moi l'interview avec le nonagénaire Alfred Simes, ce dont je lui suis extrêmement reconnaissant.

Merci à Esma Dino Deyer, belle-fille de Rahmi Bey, avec qui j'ai passé un après-midi fascinant dans sa grandiose demeure. J'ai pu, grâce à elle, me faire une idée fugitive de l'ancienne Smyrne. Je désire également remercier Bülent Senoçak ; Patrick Clarke, l'un des derniers Levantins vivant encore du commerce des figues ; et Melih Gursoy, journaliste à Izmir.

En Grèce, je dois beaucoup à Michalis Varlas, directeur du projet généalogique de la Fondation du monde hellénique. Il m'a communiqué ses recherches sur l'aventure grecque en Asie Mineure et m'a présenté à Petros Brussalis et à d'autres témoins des événements de 1922, derniers survivants de cette époque lointaine. Je suis aussi reconnaissant à Stavros Anestides et aux bibliothécaires de l'excellent Centre d'études d'Asie Mineure. Merci à Daphné Kapsali qui m'a accompagné à Athènes en qualité de traductrice et interprète. Tous les témoignages collectés dans les deux grandes anthologies grecques, *Exodos* et *Martyries* (les références complètes se trouvent en fin d'ouvrage) ont été traduits par elle. Je souhaite aussi remercier le personnel de la bibliothèque Gennadius à Athènes, où se trouvent de très nombreuses brochures rares (en grec et en turc).

En Amérique du Nord, je tiens à remercier Marjorie Housepian-Dobkin, qui m'a communiqué ses recherches sur Smyrne et dont l'excellent *Smyrna 1922*, est un texte incontournable. Merci à Barbara Jackson qui m'a fourni les souvenirs de Ian Wallace ; et à John Hobbins de la McGill University au Québec pour son soutien.

À Jérusalem, je voudrais exprimer toute ma gratitude à George Hintlian pour son aide tout au long de mes recherches. Il m'a envoyé une copie du terrible mais fascinant témoignage écrit de l'archevêque Ghevont Tourian, primat du diocèse arménien de Smyrne.

En Suisse, mes remerciements à Alexander Belopopsky qui m'a mis en contact avec le milieu grec orthodoxe.

À Paris, merci à Hervé Georgelin de m'avoir envoyé ses récents articles sur Smyrne parus en français. Son dernier livre, *La Fin de Smyrne*, est de loin la meilleure étude sur cette ville cosmopolite avant 1922.

En Angleterre, merci à Yolande Whittall pour son aide et son enthousiasme pour mon projet. Elle m'a mis en relation avec de nombreux descendants de sa vaste famille, dont Betty McKernan, Maya Donelan et Brian Giraud.

Je suis particulièrement reconnaissant à Victoria Solomonides du consulat grec de Londres d'avoir parlé avec moi d'Aristide Sterghiades. Sa thèse de doctorat sur Smyrne – encore, hélas, non publiée – devrait être lue par tous ceux qui veulent comprendre pourquoi l'invasion grecque de l'Asie Mineure était condamnée à l'échec.

Merci à Bruce Clark de *The Economist* pour m'avoir fait profiter de son immense réseau de contacts. Son livre récemment publié sur le traité de Lausanne de 1923, *Twice a Stranger*, est une étude irremplaçable sur l'échange de populations.

Merci à Ayça Duffrene du service turc de la BBC pour son aide et pour m'avoir mis en contact avec de nombreuses familles turques d'Izmir. D'autres remerciements reviennent à Clovis Meath Baker, Frank Barrett, Wendy Driver, au père Alexander Fostiropoulos, à Ara Melkonian – pour sa traduction des documents arméniens –, à Tom Rees ; et à Jessica Gardner et Charlotte Berry de la

bibliothèque de l'Université d'Exeter pour m'avoir autorisé à consulter les archives Whittall.

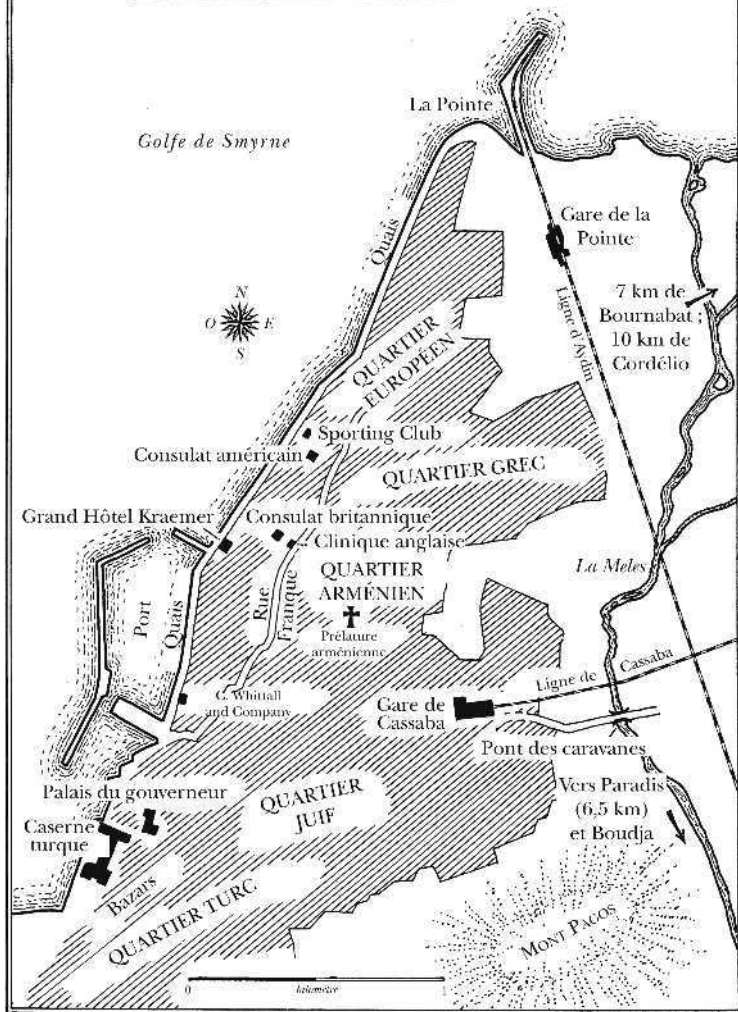
Merci aussi au personnel de l'Institute of Historical Research ; à la Colindale Newspaper Library ; à l'Imperial War Museum ; aux bibliothécaires de St Anthony's College, Oxford, et au personnel toujours très réactif des archives nationales de Kew, où une grande partie des recherches a été effectuée ; au personnel de la British Library et de la London Library, avec une mention spéciale à Christopher Phipps, qui a établi l'index de ce livre.

Je voudrais dire toute la gratitude que j'éprouve pour mon agent littéraire Maggie Noach, à présent disparue, qui m'a représenté pendant plus de dix ans et était devenue une amie. Elle est décédée brutalement en 2006, alors que le livre n'en était encore qu'à l'état d'ébauche. Merci aussi à mon éditeur, Roland Philipps, qui a montré tant d'enthousiasme pour le projet, et à Lisa Highton, Heather Rainbow et Juliet Brightmore. Je suis très reconnaissant à Paul Whyles qui a une fois de plus relu le manuscrit et suggéré des modifications fort nécessaires.

Finalement, un énorme merci à mes trois filles, Madeleine, Héloïse et Aurélia ; et à ma femme, Alexandra, *pour tout*.

Magny, novembre 2007

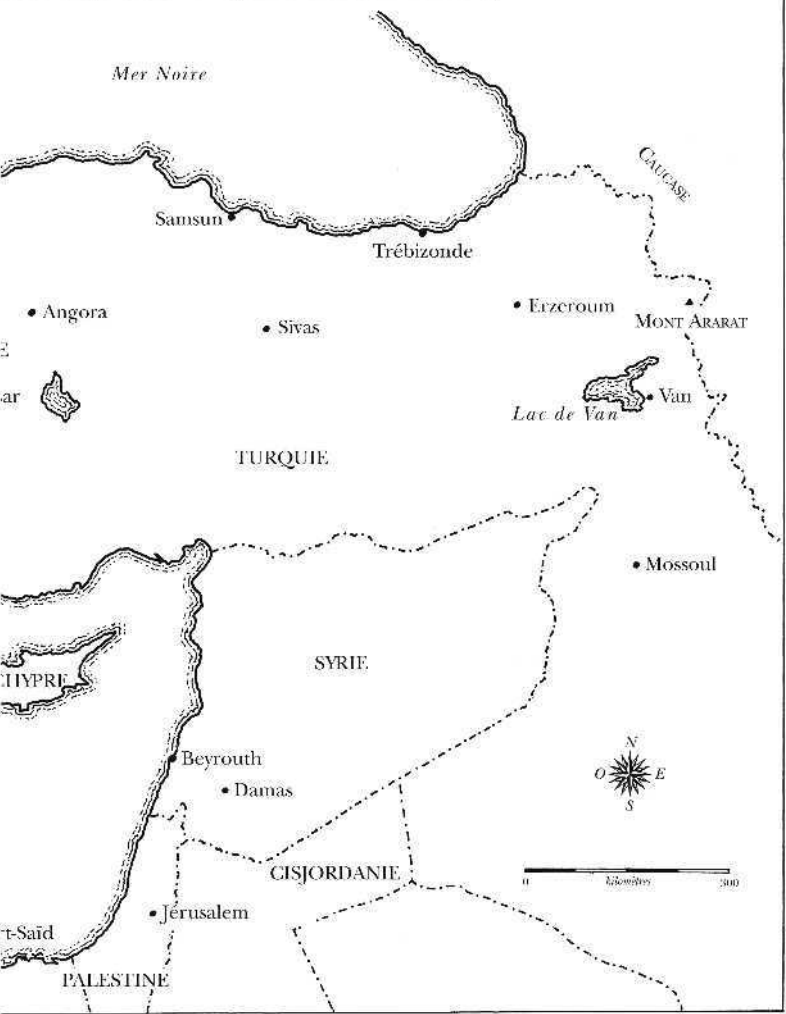
SMYRNE : 1922



TURQUIE ET C



TURQUIE : 1922



NOTE SUR LES SOURCES

Les sources utilisées dans *Le Paradis perdu* sont principalement tirées de lettres et de journaux intimes non publiés, provenant des membres des grandes familles levantines installées à Smyrne. Ces écrits, qui n'étaient pas destinés à la publication, étaient souvent rédigés rapidement dans des circonstances extrêmement difficiles.

Bien que beaucoup de ces Levantins aient eu la nationalité anglaise, aucun n'avait vécu en Grande-Bretagne, et ils parlaient souvent six ou sept langues. Ce multilinguisme apportait un style délicieusement original à leurs réflexions intimes. J'ai préféré conserver les nombreuses bizarreries grammaticales, mais j'ai standardisé l'orthographe, fourni des traductions pour les mots et les phrases en turc, et donné les noms en entier quand l'auteur se contentait d'initiales.

L'absence actuelle d'archives concernant les familles levantines smyrniotes met cet héritage en danger. L'auteur a l'intention de déposer tous les documents collectés au cours de ses recherches à l'Exeter University Library, qui abrite déjà une partie des archives de la famille Whittall.

PREMIÈRE PARTIE

Le Paradis

LA ROUE DE LA FORTUNE

La cavalerie turque arrive, magnifique. Les guerriers déferlent dans le port, hauts sur leur selle, cimenterres au clair étincelant au soleil. Coiffés des fez noirs tcherkesses ornés du croissant et de l'étoile, ils chevauchent en criant « *Korkma ! Korkma !* » N'ayez pas peur ! N'ayez pas peur !

En ce 9 septembre 1922, les habitants de Smyrne, inquiets, se rassemblent par milliers pour regarder les Turcs entrer dans la ville. À la terrasse du célèbre Sporting Club, un groupe d'hommes d'affaires britanniques se lève pour mieux voir. Venant des entrepôts grecs voisins, les empaqueteurs et les dockers accourent sur les quais. « Longue vie à Kemal ! », crient-ils, remplis d'effroi, préférant acclamer l'homme qui aura bientôt pour surnom Atatürk.

La nouvelle de l'arrivée des troupes parvient à la colonie américaine, à Paradis, où Alexander MacLachlan, directeur de l'American International College (le lycée de garçons américain), veille au grain. Il hisse le drapeau américain sur le toit de l'établissement par précaution, et dresse à la hâte quelques plans d'action pour envisager toutes les éventualités. Il reste pourtant optimiste. Quand le consul britannique, Sir Harry Lamb, lui a proposé son aide pour assurer l'évacuation des ressortissants américains, MacLachlan a décliné son offre. « Il me semblait que nous

ne prenions aucun risque en restant à nos postes », écrivit-il plus tard.

Pendant le reste de la journée, Smyrne retint son souffle. L'entrée triomphale de la cavalerie turque mettait un terme à une guerre sanglante de trois ans, menée en territoire turc par une Grèce soutenue et armée par les Britanniques et leurs alliés occidentaux.

Des représailles étaient à craindre, Smyrne étant connue dans le monde musulman pour être majoritairement chrétienne. Quel sort l'armée turque victorieuse allait-elle faire subir à cette cité infidèle ? Smyrne se tournait depuis longtemps vers la Grèce et les eaux clémentes de la mer Égée. La cavalerie découvrait une ville bien différente de l'Anatolie intérieure aride et désolée d'où elle venait. La population hellénique était deux fois plus nombreuse que celle d'Athènes, et des traces de son grand héritage byzantin survivaient un peu partout. À la lueur des cierges dans l'obscurité des églises cuspidées, les prêtres orthodoxes chantaient pour le salut de l'âme de saint Polycarpe, martyrisé en ces lieux au II^e siècle. Depuis des temps très anciens, Smyrne avait ses lettres de noblesse chrétiennes. Saint Jean le Divin ne l'avait-il pas désignée comme l'une des sept Églises d'Asie Mineure ?

En 1922, la population chrétienne de Smyrne se composait d'habitants d'origine grecque et arménienne, de Levantins, d'Européens et d'Américains, qui tremblaient à présent de voir se réaliser la terrible prophétie de l'Apocalypse de saint Jean. On prédisait même sombrement le retour des coutumes anciennes, qui accordaient trois jours de pillage aux armées musulmanes après la conquête d'une ville qui avait résisté.

Il n'y avait pourtant eu aucune opposition, et peu de Smyrniotes croyaient vraiment que leur ville allait subir un sort aussi funeste. Le monde appréciait depuis long-

temps Smyrne la tolérante, où des populations très diverses, unies par un esprit commun, cohabitaient en bonne intelligence. Pour preuve, ce nom de « Paradis », donné par la colonie américaine au quartier qu'elle occupait. Ici, on vivait relativement libre de préjugés, et certains s'étonnaient sans doute de trouver dans le monde islamique un refuge à l'étroitesse d'esprit qu'ils fuyaient chez eux.

Mais ce n'était pas tout. Une présence rassurante donnait un fort sentiment de sécurité : non moins de vingt et un bâtiments, onze britanniques, cinq français et plusieurs italiens étaient à l'ancre dans la rade. Il y avait aussi trois grands destroyers américains, dont le tout nouvel arrivant, l'USS *Litchfield*. De l'avis général, cette armada dissuaderait l'armée turque de commettre des excès.

En milieu d'après-midi, la population poussa un soupir de soulagement en voyant que les oiseaux de mauvais augure se trompaient : Smyrne avait été épargnée. Dans le faubourg tranquille de Bournabat, qui abritait les propriétés des grandes familles levantines, de l'avis général, la panique était exagérée. Hortense Wood avait passé la matinée à regarder défiler la cavalerie depuis la fenêtre de son salon. Elle avait maintenant le sentiment que tout danger était écarté. « Une discipline impeccable, un calme parfait, nota-t-elle dans son journal. Pas un coup de feu n'a été tiré. Et donc, la transition du gouvernement grec au gouvernement turc s'est déroulée en douceur contre toute attente et malgré notre appréhension. »

Elle se félicitait d'avoir vu juste en affirmant à ses proches que c'était beaucoup de bruit pour rien, et que Smyrne tomberait sans heurt aux mains des Turcs.

D'autres accueillaient même avec une satisfaction non déguisée l'arrivée de l'armée turque après de longues

journées d'incertitude. Grace Williamson, infirmière au centre-ville, se déclarait soulagée et heureuse que tout soit terminé. « Quelle semaine nous avons passée ! Je crois qu'il n'y a eu aucun incident... Pas de coups de feu dans les rues ! Dieu merci. Quel soulagement : tout le monde est intérieurement ravi que les Turcs soient de retour. »

Et pourtant, l'une des plus terribles tragédies du XX^e siècle devait avoir lieu pendant les deux semaines suivantes. Des civils innocents, hommes, femmes et enfants de toutes origines, furent pris dans une catastrophe humanitaire d'une ampleur sans précédent. L'entière population de la ville dut payer le prix d'une politique internationale imprudente qui eut des effets désastreux.

Le consul américain, George Horton, assista à des scènes d'une telle violence qu'elles devaient rester gravées dans sa mémoire jusqu'à la fin de ses jours. Il exprime ainsi son horreur : « L'un des sentiments les plus vifs que j'aie rapportés de Smyrne est la honte d'appartenir à l'espèce humaine. »

Le *New York Times* trouva la formule la plus lapidaire : « Smyrne anéantie », titra le journal à la une. Ce n'était pas du sensationnalisme, mais la vérité pure et simple.

Par centaines de milliers, les sinistrés et réfugiés de Smyrne se raccrochèrent à l'espoir que les gouvernements occidentaux, qui avaient une telle responsabilité dans la crise, viendraient à leur secours. Mais ceux-ci firent preuve d'un cynisme total, préférant abandonner certains de leurs ressortissants et les populations chrétiennes plutôt que de compromettre la perspective d'accords commerciaux profitables avec le jeune régime turc.

Il y eut pourtant pendant ces jours de souffrance des actes d'héroïsme admirables. Des hommes et des femmes risquèrent leur vie pour secourir les pauvres gens pris au

piège. L'un d'eux lança même la plus extraordinaire opération de sauvetage des temps modernes, alors qu'on n'attendait plus qu'un miracle pour sauver la multitude d'une mort certaine.

Puis, dans le sillage de la destruction de Smyrne, eut lieu un drame humain encore plus effroyable, que, cette fois, aucune initiative individuelle ne put empêcher. Près de deux millions de personnes furent chassées de chez elles lors d'un nettoyage ethnique massif qui eut d'énormes retentissements en Europe et en Amérique, et causa la chute de deux gouvernements. Pour permettre la naissance de la jeune nation turque, des familles implantées dans la région depuis des temps immémoriaux furent obligées de partir, mettant ainsi brutalement fin à deux mille ans de civilisation chrétienne en Asie Mineure. La république moderne d'Atatürk a surgi des cendres de Smyrne.

Les événements de septembre 1922 vont vite devenir une simple péripétie de l'Histoire. Et pourtant, pour une poignée de personnes – aujourd'hui presque centaines – le souvenir de la destruction de Smyrne restera indélébile.

– En quelle langue souhaitez-vous que nous conversions ? me demande Petros Brussalis, âgé de quatre-vingt-treize ans, lors de la visite que je lui rends chez lui à Athènes – il parle avec un accent britannique suranné et charmant. En grec ? En français ? En anglais ? Mon anglais est très légèrement rouillé à présent.

Il parle l'anglais désuet de sa gouvernante édouardienne, et donne l'impression de ne s'être jamais vraiment consolé de la perte des jours heureux de son enfance. « Constantinople, Alexandrie et Beyrouth, c'était de la roupie de sansonnet, à côté de Smyrne. Smyrne avant la *katastrophi* était l'endroit le plus cosmopolite du monde. »

Dans la ville où Petros a vu le jour, les chameaux chargés de figes côtoyaient les De Dion-Bouton et les Newton Bennett ; le tout nouvel engouement pour le cinématographe y était apparu dès 1908. Il n'y avait pas moins de dix-sept sociétés de commerce exclusivement spécialisées dans l'importation d'objets de luxe parisiens. Et pour s'informer, le père de Petros avait le choix entre onze quotidiens en grec, sept en turc, cinq en arménien, quatre en français, et cinq en hébreu, sans parler de ceux qui arrivaient par bateau de toutes les capitales européennes.

La famille Brussalis descendait d'une lignée de négociants aisés dont les bureaux se trouvaient au centre-ville. Le soir, malgré la fréquence de l'*imbat*, un vent d'ouest soufflant du large, le père et la mère de Petros se paraient de leurs plus beaux atours pour déambuler sur la promenade du front de mer. Les bâtiments imposants qui bordaient les quais, banques, clubs privés, symbolisaient la prospérité de Smyrne. Le Sporting Club, le Grand Hôtel Kraemer et le théâtre de Smyrne étaient si monumentaux que leurs façades blanchies à la chaux, aveuglantes dans le soleil éclatant, se voyaient à des kilomètres depuis le large.

Dans ce décor grandiose, régnait une activité intense. Les marchands et les vendeurs ambulants offraient leurs produits le long des quais sur deux kilomètres. Les porteurs d'eau charriaient leurs récipients de cuivre ; les *hodjas* – saints hommes musulmans – marmonnaient des prières en mendiant une pièce ou deux. Des clercs de notaire sans le sou, souvent italiens, proposaient des leçons de langue à des prix défiant toute concurrence.

« On voyait de tout, se souvient le journaliste français Gaston Deschamps, hôteliers suisses, exportateurs allemands, tailleurs autrichiens, minotiers anglais, Hollandais

marchands de figues, courtiers italiens, bureaucrates hongrois, commissionnaires arméniens, banquiers grecs. »

Les quais étaient bordés de bars animés, de brasseries et de cafés aux jardins ombragés. De tous ces établissements montaient des senteurs délicieuses qui chatouillaient les narines. L'odeur de la cannelle grillée annonçait une pâtisserie arménienne ; des effluves de pomme s'échappaient des narguilés des cafés turcs. Café, olives, feuilles de menthe et armagnac : cette symphonie de parfums révélait la présence d'innombrables traditions culinaires. Dans les restaurants du port, on trouvait aussi bien des pâtisseries caucasiennes que du bœuf à la mode, des tourtes au gibier grecques que du *Yorkshire pudding*.

L'odorat n'était pas le seul sens à être sollicité lors de la promenade. Les arias de frivoles opérettes italiennes montaient des kiosques à musique, et des ragtimes endiablés s'échappaient des bastringues. Le consul américain George Horton, contemporain des parents de Petros, se souvient que « chaque café avait son *politakia* attiré, c'est-à-dire un orchestre de guitares, mandolines et cithares, qui, le vin aidant, gagnait en animation au cours de la soirée ».

Horton avait vécu un peu partout dans le monde, mais Smyrne le fascinait avec son climat de Californie du Sud, son architecture de Côte d'Azur, et son charme inégalable. « Dans nulle autre ville au monde, l'Orient et l'Occident ne se mêlaient physiquement de manière aussi spectaculaire », écrit-il.

La population d'origine grecque, de 320 000 personnes, était majoritaire et détenait le quasi-monopole du marché des fruits séchés, figues, abricots et raisins secs qui faisaient la réputation de la ville. Les Grecs étaient aussi propriétaires des principaux commerces, comme les deux grands

magasins Xenopoulo et Orisdiback, qui importaient des produits du monde entier.

Ces deux établissements étaient une halte obligatoire lors des sorties de la mère et des trois tantes du jeune Petros Brussalis. Quatre-vingts ans plus tard, il se souvient toujours de l'abondance et du luxe qui régnaient dans le quartier commerçant. La famille Brussalis vivait à Cordélio, à l'autre bout de la baie. Un court trajet en vapeur les amenait au centre-ville par la mer. C'était une merveilleuse aventure pour un petit garçon de cinq ans, même s'il n'aimait pas se faire traîner de boutique en boutique par quatre femmes bavardes et peu commodes qui arboraient leurs plus beaux chapeaux.

– J'avais horreur de ça, commente-t-il avec un demi-sourire. Malgré mon jeune âge, je trouvais cela en dessous de ma dignité. Je détestais surtout que mes tantes me fassent porter leurs paquets.

Mais les yeux du petit Petros s'ouvraient tout grands quand ces dames entraient chez Xenopoulo, situé rue Franque.

– Absolument tout était importé, se rappelle-t-il. Les biscuits, les conserves, les chocolats, les bonbons. Je me souviens encore aujourd'hui de tous leurs noms.

Les Grecs se signalaient dans tous les domaines. Il y avait une multitude d'églises orthodoxes et presque autant d'écoles. Le jeune Aristote Onassis, comme de nombreux Smyrniotes de la communauté grecque, fréquentait la célèbre école Aronis.

Les plus grands hôtels, les meilleurs cafés et brasseries étaient tenus par des Grecs, comme par exemple L'Acropole, Le Luxembourg, et Le Pôle Nord. Cela ne signifiait pas que la clientèle était exclusivement d'origine grecque. Le Français Louis de Launay rapporte avoir vu en passant devant un café les « turbans verts, les fez rouges,

les bonnets brodés arméniens, tout roses sur une étoffe noire, et ces bouteilles de verre luisantes que sont les narguilés ».

Le centre névralgique des affaires se trouvait sur les quais, où se regroupaient les maisons de commerce les plus prospères. Le parrain de Petros, exportateur de figues, qui vendait ses fruits aux quatre coins du monde, y était établi.

– On entendait parler toutes les langues, se souvient Petros, car les bateaux venaient du monde entier. Ils étaient si nombreux qu'ils devaient s'amarrer en épi.

Le port était l'endroit le plus impressionnant de Smyrne. La ville comptait trente-trois compagnies de bateaux à vapeur qui recevaient presque tous les jours des paquebots de passagers en provenance de Londres, de Liverpool, de Marseille, de Gênes, de Brindisi, de Trieste, de Constantinople, ainsi que de tous les principaux ports du Levant.

Quand il emmenait Petros voir le chargement des marchandises sur les navires, son parrain lui choisissait quelques figues bien mûres.

– Je me souviens aussi qu'il préparait tous les ans un cageot spécial pour l'offrir au roi et à la reine d'Angleterre.

Les Grecs vivaient un peu partout en ville, alors que la communauté européenne se regroupait dans un quartier à part, juste derrière le port. Alfred Simes, un vigoureux gaillard de quatre-vingt-dix-sept ans au moment de notre rencontre, garde le souvenir des festivités qui avaient lieu dans la rue presque tous les jours.

– Le soir, les domestiques balayaient la poussière dans la rue et sortaient des fauteuils devant les maisons. Il y avait très peu de voitures à cette époque. Tout le monde sortait après le dîner et offrait des gâteaux et des bonbons

aux voisins et aux amis. À la fin de l'année, nous chantions des chants de Noël en français, en grec, en anglais et en italien.

La rue Franque était l'artère principale du quartier européen. Elle avait été tracée bien avant l'époque de l'automobile, si bien qu'elle était très étroite – trop étroite, même, pour permettre commodément le passage des piétons. Et pourtant, malgré l'agitation, la chaleur, le bruit et les rencontres intempestives avec les ânes et les chameaux, elle restait la rue commerçante la plus fréquentée de la ville. Quand Marcel Mirtil visita Smyrne lors de son tour du monde en 1909, les salons de coiffure attirèrent plus particulièrement son attention. « Ils étaient semblables par leurs dimensions à des salles de bal », rapporte-t-il.

On trouvait aussi dans cette rue les plus grandes banques : la Banque impériale ottomane, le Crédit lyonnais, la British Oriental, et la Banque de Vienne. Pour le courrier, au moins sept pays disposaient de leur propre système postal qui fonctionnait parallèlement à la poste ottomane. Il y avait également plusieurs dizaines de compagnies d'assurances maritime.

Un des premiers souvenirs d'Alfred Simes est de contempler par la fenêtre de sa chambre, dressé sur la pointe des pieds, la procession quotidienne des chapeaux melon, des fez et des feutres sur le boulevard Aliotti où il vivait.

– Les hommes d'affaires étaient toujours d'une élégance impeccable, se rappelle-t-il. Ils portaient de beaux complets et de beaux chapeaux.

La plus belle construction du quartier européen était le Grand Hôtel Kraemer, doté d'un hall de réception monumental et de gigantesques salles à manger. Louis de Launay écrit :

Dans le premier salon, des Anglais cramoisés de coups de soleil (une caravane Cook de retour de Jérusalem)... Des « Jeunes Turcs », échappés de quelque opérette, causent très haut, le fez sur la tête ; un lit ouvert s'étale dans un coin ; de riches tapis du Turkestan et de la Perse sont appliqués aux murs ; sur un petit meuble à incrustations de nacre, on a mis des assiettes sales et l'on entend constamment quelque garçon répondre : « Oui, monsieur le Prince... »

Le guide Baedeker recommande l'hôtel tout particulièrement pour ses bières Pilsen bien fraîches importées de Munich. L'hôtel Kraemer proposait aussi la presse allemande et avait la meilleure brasserie de la ville, qui servait aussi bien du *Sauerbraten* que de la blanquette d'agneau à sa nombreuse clientèle internationale.

Des Anglais, des Grecs, des Allemands passent, repassent, les uns coiffés du casque hindou, d'autres à la dernière mode de Londres, poursuit Louis de Launay. La caravane Cook est à table, son cornac au haut bout, qui fait son petit speech entre chaque plat. Tout à fait plaisants, ces Anglais, les femmes surtout, rouges comme des homards cuits, avec leurs chapeaux de paille au voile enroulé et cet air ahuri si caractéristique des fils d'Albion, toujours occupés à faire « aoh ! ».

À côté du quartier européen, se trouvait le dynamique et riche quartier arménien. Les Arméniens, au nombre d'environ 10 000, avaient la réputation d'être bons travailleurs. L'un d'eux, un médecin du nom de Garabed Hatchérian, écrivit plus tard une chronique de sa vie à

Smyrne. « Après trois ans de travail acharné à Smyrne, j'ai atteint un certain succès, rapporte-t-il à la première page de ce document. J'ai bien réussi et suis devenu le médecin de nombreuses familles aisées. »

Cette même satisfaction se retrouve dans les notes laissées par bien d'autres Arméniens de Smyrne. Ils « réussissaient bien » et appréciaient le confort bourgeois.

Le quartier juif voisin était historiquement le plus pauvre, mais en 1909, à l'époque où Marcel Mirtil le visita, on l'avait modernisé et assaini. Il conservait cependant l'aspect pittoresque qui avait tant charmé les voyageurs du siècle précédent. Les femmes portaient encore le costume oriental traditionnel et avaient la réputation d'être belles, quoi qu'elles aient été un peu « trop opulentes » à son goût. Les juifs faisaient des affaires aussi bien avec les Grecs qu'avec les Turcs. « Très polyglottes, écrit Gaston Deschamps, ils savent parler turc à un Turc et grec à un Grec. » Entre eux, ils utilisaient encore le dialecte espagnol qu'ils avaient conservé depuis leur expulsion d'Espagne en 1492, précise-t-il aussi.

Les Américains étaient des arrivants de plus récente date. Ils avaient débarqué en grand nombre à Smyrne à partir de la fin du XIX^e siècle et formaient une communauté à part entière. Ils vivaient pour la plupart à Paradis – formant une grande colonie dans ce faubourg – et fondèrent des établissements scolaires et des associations, par exemple l'American International College, l'American Collegiate Institute, un YMCA, et un YWCA. Ils étaient aussi propriétaires de la Standard Oil Company, dont les énormes réservoirs de pétrole cylindriques en acier se dressaient tout au bout du port. Les Américains, en particulier les fabricants de réglisse MacAndrews and Forbes, employaient des milliers d'ouvriers et étaient respectés pour leurs œuvres caritatives.